



HAL
open science

Sur la littérature de langue basque au XVIIIe siècle

Jean-Baptiste Orpustan

► **To cite this version:**

Jean-Baptiste Orpustan. Sur la littérature de langue basque au XVIIIe siècle. Lapurdum, 1998, 3, pp.229-239. artxibo-00632795

HAL Id: artxibo-00632795

<https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00632795>

Submitted on 15 Oct 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Baptiste Orpustan

Sur la littérature de langue basque au XVIII^e siècle (conférence prononcée a l'université du temps libre a anglet le 23 juin 1998)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jean-Baptiste Orpustan, « Sur la littérature de langue basque au XVIII^e siècle (conférence prononcée a l'université du temps libre a anglet le 23 juin 1998) », *Lapurdum* [En ligne], 3 | 1998, mis en ligne le 01 septembre 2010. URL : <http://lapurdum.revues.org/1714>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : IKER UMR 5478

<http://lapurdum.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://lapurdum.revues.org/1714>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

IKER UMR 5478

Jean-Baptiste ORPUSTAN

SUR LA LITTÉRATURE DE LANGUE BASQUE AU XVIII^e SIÈCLE

(Conférence prononcée à l'Université du Temps Libre
à Anglet le 23 juin 1998)

Préambule

Parler de la littérature en langue basque du XVIII^e, et même de la littérature basque tout court ne va pas de soi, et peut-être encore moins si c'est en français, puisque l'on encourt en ce cas la moquerie en forme de reproche que, déjà au XVII^e siècle, Joannes Etcheberri “de Ciboure” (j’aurai à évoquer tout à l’heure celui “de Sare”, qui est précisément du XVIII^e siècle) mettait en exergue de son manuel de dévotion *Eliçara erabiltceco liburua* (“Le livre à utiliser pour aller à l’église”) publié à Bordeaux en 1636. C’est un quatrain en basque labourdin côtier de Claverie, où celui-ci s’en prenait à Garibay, historiographe de Philippe II et premier historien de l’Espagne et du Pays basque (*Compendio historial de las Crónicas y Universal Historia de todos los reinos de España*, Anvers 1571), grand collecteur de textes basques anciens (proverbes, chants, récits), mais qui n’avait lui-même rien composé dans sa langue ou son dialecte bisciaïen (que l’on parle à Mondragon, bien que cette ville soit en territoire guipuscoan), et à Baltasar de Echave qui avait publié en 1607 à Mexico son livre intitulé *Discursos de la antigüedad de la lengua cantabra vascongada...* Ce quatrain cité dans la *Historia de la literatura vasca* de Luis Villasante (page 71) est ainsi formulé :

*Burlatzen naiz Garibaiez, bai halaber Etchabez,
zeñak mintzatu baitire erdaraz Eskaldunetz.
Ezen zirenaz geroztik eskaldunak hek biak,
Eskaraz behar zituzten egin bere historiak.*

“Je me moque de Garibay, et tout autant d’Etchabe, qui ont parlé des Basques en langue étrangère. Car du moment qu’ils étaient Basques tous les deux, ils devaient écrire leurs histoires en basque”.

L’intérêt de la formulation à part, c’est sûrement un point de vue un peu intolérant, et chacun conviendra, d’abord, qu’un discours écrit ou... une conférence se doivent surtout à leur public (toute l’Espagne et pas seulement les lecteurs basques d’Espagne, assez rares encore au XVI^e siècle, pour Garibay, ceux, encore plus rares peut-être, du Mexique pour Echave etc...), et qu’il faut bien que les cultures et les écrits, et les littératures, soient aussi connues en dehors de leur pays et de leur langue d’origine, et même, dans un territoire aussi anciennement que le nôtre, et aujourd’hui plus que jamais, bilingue (et sans doute, de plus en plus, “plurilingue”...), dans “les langues” de leur pays. Il est donc bien naturel, mis à

part l'intérêt de la citation, de ne pas se formaliser ici outre mesure du reproche de Claverie.

Un deuxième problème, beaucoup plus général quoique très surprenant pour quelqu'un de tant soit peu familiarisé avec la culture basque et en langue basque, et en un sens inverse du précédent, est posé parfois encore aujourd'hui (un de mes collègues de l'Université m'en donnait il y a quelques jours un exemple "tout frais"...) sous la forme d'une simple question : "mais..., y a-t-il une littérature en langue basque ?", ce qui en inclut évidemment plusieurs autres, dont celle-ci : "Y a-t-il une littérature de langue basque au XVIII^e siècle ?"

Oui, évidemment, bien que ce ne soit pas la plus familière aux Basques et même la plus accessible par simple défaut matériel (les lecteurs basques pourront, enfin, avoir accès à la prose d'Etcheberri "de Sare" avec le volume qui paraît ces jours-ci dans la série ouverte par "Atlantica reprise", et bientôt à la suite de celle du souletin Eguiatéguy dont un seul volume a été jusqu'ici, et récemment en 1984, publié par D. Peillen...), ni, mais ce peut être une raison de plus de ne pas la négliger totalement, la plus prestigieuse en qualité. En effet, s'il s'écrit pas mal de textes en basque (mais il s'en publie moins qu'il ne s'en écrit et ne s'en compose) en Espagne et en France au XVIII^e siècle, les provinces d'Espagne rattrapant cette fois le retard pris au siècle précédent, peu d'entre eux intéressent pratiquement la littérature et en particulier la littérature non religieuse.

Et puis, les écrivains du XVIII^e siècle, qui arrivent après des précurseurs prestigieux par la nouveauté et la qualité de la réalisation linguistique et littéraire, qui ont nom Dechepare (1545) le Cizain et Oyhénart (1657) le Souletin puis Bas-Navarrais pour la poésie, Liçarrague ou Leizarraga (1571) le Labourdin et Axular (1643) le Navarro-Labourdin pour la prose, avec encore des auteurs et des textes de moindre importance assez nombreux, se trouvent en position peu favorable, au moment même où la société s'urbanise (dans le double sens du mot), et où la langue, traversée de modes et d'apports nouveaux, se romanise un peu plus. Cette opposition ville-campagne, modernité-traditions, et au plan des valeurs sociales et morales luxe-frugalité, loisir-activité laborieuse, partout perceptible dans les écrits du temps, basques ou non, aboutit à l'extrême fin du siècle à l'une des œuvres clefs de la littérature basque : le *Peru Abarca* du Bisciaïen Juan-Antonio Moguel, sorte de roman dialogué en forme théâtrale, le premier ouvrage de langue basque touchant au genre romanesque, qui sera achevé seulement en 1802. Mais des textes poétiques labourdins et bas-navarrais échappés à la destruction de l'éphémère (depuis le XVI^e siècle bien des textes et même des recueils de textes n'ont ainsi laissé que la mention de leur existence...), et la prose moralisante du souletin Eguiatéguy, développaient déjà, dans les dernières décennies du siècle, la satire des nouveaux modes de vie.

1. Écrit basque et littérature au XVIII^e siècle.

Écrit et publication supposent un public de lecteurs, Monsieur de la Pallice n'aurait pas dit autrement, certes. Or le public des lecteurs basques a été nécessairement réduit : d'abord par l'exiguïté du territoire et de la population des sept provinces (et des trois royaumes jusqu'à la fin de l'Ancien Régime : Espagne, France et Navarre, celle-ci, la seule "Basse-Navarre", en tant qu'État monarchique au moins théoriquement indépendant - ce qui sera fortement rappelé en

1789 - sous l'Union des couronnes de France et de Navarre depuis Henri IV et l'Acte d'Union), ensuite du point de vue de ses composantes sociales. Il y avait sûrement davantage de gens qui savaient lire qu'écrire, mais la population basque au XVIII^e siècle reste pour l'essentiel encore rurale et peu ouverte, dans l'ensemble, aux divers aspects de ce que nous nommons la "culture générale", à plus forte raison "savante". Le développement des villes commence à peine, et les villes, lieux d'échanges, de commerce, d'administration civile et ecclésiastique, sont par nature et partout (Bayonne comprise, évidemment) plurilingues à divers degrés. En même temps elles sont le lieu naturel des imprimeurs et des livres : après Bordeaux et La Rochelle (pour le protestant Liçarrague) au XVI^e siècle, et aussi Pampelune (recueil de proverbes de 1596), Bayonne est depuis le XVII^e siècle lieu d'édition de livres en basque.

Mais encore faut-il que les textes arrivent jusqu'à l'édition : on constate que, pour les seules œuvres de littérature "profane", ni les textes d'Etcheberri de Sare au début du siècle à l'exception des 40 pages de sa "Lettre de recommandation au Labourd" de 1718 (dont on a pu retrouver un ou deux exemplaires imprimés), ni Eguiatéguy à la fin (son *Lehen liburua* "Le premier livre" fut imprimé... en Allemagne, mais non pas édité !) pour la prose (et le *Peru* de Moguel achevé en 1802 a dû attendre la fin du XIX^e siècle pour être publié), ni les poésies de divers auteurs couvrant l'ensemble du siècle, depuis la fin du règne du Louis XIV jusqu'au Consulat de Bonaparte, réunis dans le recueil manuscrit du Musée Basque, ni les poésies mondaines ou satiriques de Monho, ne sous sont parvenus sous forme de livre ou recueil publié en leur temps. A plus forte raison l'ensemble du théâtre comique et tragique populaire dit "souletin" (mais l'on sait par divers témoignages qu'il existait anciennement ailleurs), dont les premiers manuscrits conservés sont précisément du XVIII^e siècle, et les chants qu'on classe parfois dans la "littérature orale". A ce propos, il serait sans doute préférable de parler, principalement pour la poésie chantée ou non (anciennement la poésie strophique est née du chant et était partout chantée comme l'indiquent les noms du *sonnet*, de l'*ode*, etc., et l'est restée au Pays basque jusqu'au XX^e siècle, sauf exceptions comme Oyhénart...), de littérature "improvisée", puisque c'est seulement le passage à l'écrit, dû au hasard des collections (celles de Garibay au XVI^e siècle, les chansons "à la mode" chantées par Garat au XVIII^e) ou au choix délibéré des "improvisateurs" aujourd'hui, passage à l'écrit réalisé par l'impression et la publication, qui lui a donné sinon vie, du moins survie. On voit bien ainsi que la poésie basque est soit de "caractère improvisé", même ou quoique écrite, soit de "caractère élaboré", ce qui définit non point deux niveaux de qualité, mais deux niveaux de style.

Le public des lecteurs basques - pour y revenir - fut longtemps restreint à des couches bien délimitées, donc réduites, de la société : les principaux de la noblesse, qui furent longtemps bascophones (Urtubie, Etchauz, Belzunce, Luxe pour ne citer que les plus notoires des trois provinces), qui correspondaient entre eux en basque (il y a des lettres qui vont du XVI^e au XVIII^e siècle, qui feraient un recueil utile...), les notables, avocats, médecins, puis les nouvelles couches citadines de petite bourgeoisie encore largement bascophones, comme on le voit bien quand les textes officiels et politiques de la Révolution, cahiers de doléances, déclarations publiques, sont rédigés en français et en basque. Mais surtout la lecture et l'écriture de la langue basque sont restés l'apanage presque exclusif des gens

d'église. C'est par eux et pour eux que se fait presque toujours l'écrit basque, qu'il soit de nature littéraire, même profane, ou pas.

La plupart des ouvrages publiés, pourtant, restent dans le cadre de l'écrit plus que de la vraie littérature, qui suppose invention et élaboration d'une esthétique et d'une pensée. En France on a ainsi une série de traductions et retraductions des textes religieux, *Imitation de Jésus Christ*, les deux *Testaments*, des œuvres de saint François de Salle, d'Hérouville, dans une longue suite qui peut se dater 1720, 1749, 1750, 1757, 1775, 1777, 1778... dont les auteurs et prêtres labourdins, les plus nombreux, ont nom Chourio, Haraneder, Larréguy, Mihura ; en Basse-Navarre c'est le curé d'Ibarre Lopez qui adapte en dialecte mixain (1782) une version française de la *Perfection chrétienne de l'Espagnol de la Renaissance* (1526) Rodriguez ; Labourdins encore sont les auteurs des *Méditations*, "petites" pour le premier, "grandes" pour le second, Baratciart (1784) et Duhalde (publication posthume à Bayonne en 1809). Et l'Espagne, où le livre en langue basque prend enfin l'essor, n'est pas en reste : traductions encore, catéchismes et doctrines, manuels de dévotion ont pour auteurs le plus souvent des jésuites (Elizalde, Cardaveraz, Mendiburu, Lizarraga...), des franciscains (Ubillos, Añibarro), plus rarement des curés (Olaechea 1762). Autrement dit, si la littérature de création n'y trouve pas toujours son compte, la qualité de la langue non plus toujours (et c'est justement en raison de sa maîtrise stylistique tant dans la longue dédicace à Jeanne d'Albret que dans la traduction, la première en date, et les textes annexes, que le *Testament* de 1571 du protestant Liçarrague reste une œuvre de premier plan pour l'histoire littéraire basque), on écrit et on publie beaucoup en basque au XVIII^e siècle.

On y écrit aussi beaucoup sur le basque et les Basques, mais là c'est un peu pire, puisque c'est presque totalement en... espagnol, un peu en français, le basque n'y trouvant place, par nécessité, que dans les dictionnaires et lexiques et les exemples grammaticaux : les Labourdins sont Pierre d'Urte grammairien et lexicographe (1712) prêtre catholique converti au protestantisme et qui passa le plus clair de son existence en Angleterre, le notaire Harriet grammairien (1741), et aussi, mais il entre lui de plain pied en littérature, Etcheberri de Sare.

Si le XVIII^e siècle fut, pour les provinces d'Espagne, le "siècle de Larramendi", ce ne fut guère en littérature et à l'exception de quatre ou cinq courtes pièces de vers insérées dans sa grammaire : ce fut le siècle de la "défense et apologie" de la langue, qui ne trouvait pas le même écho en France (où le fait linguistique basque était très largement ignoré des élites cultivées : le voyage de Malesherbes de 1767 l'illustre parfaitement, qui ne souffle mot de la langue). Manuel de Larramendi (1690-1766) fut la plus haute figure basque (dans tous les sens, puisqu'il était paraît-il d'aussi bonne taille qu'intellectuellement doué...) de la Compagnie : un temps Bayonnais comme confesseur de la reine douairière Marie-Anne de Neubourg qui vivait entre Bayonne et Saint-Pierre d'Irube, il a été grammairien ("L'impossible vaincu" en 1729), historien des provinces basques d'Espagne (1736, 1755), et surtout l'auteur partout admiré dès son époque du *Dictionnaire trilingue* (1745).

2. La prose et les prosateurs.

La prose profane basque ne trouve guère place en Espagne à cette époque que dans le mince livret que le jésuite Cardaveraz fait publier à Pampelune en 1761 ; le titre qui commence par *Eusqueraren berri onac...* “Les bonnes nouvelles de la langue basque...” en indique le sujet : traité abrégé de stylistique et de bonne écriture. Le *Peru Abarca* du curé biscaïen Juan Antonio Moguel arrive trop tard (postérieur à la Révolution française et à la guerre de 1793-1795 à laquelle le livre fait allusion, achevé en 1802, mais publié seulement à la fin du siècle comme il a été dit) : il ne peut représenter pleinement la littérature du XVIII^e siècle, quoique ce soit un produit typique de ce temps et doit en effet être compris comme un reflet de la société du siècle finissant dans les provinces d’Espagne.

Les provinces de France ont vu à cette époque deux prosateurs basques au projet littéraire assez ambitieux, même s’il ne s’est pas tout à fait réalisé : Etcheberri “de Sare” et le souletin Eguiatéguy. Le XVIII^e siècle n’est pas, en France ou en Espagne tout au moins, l’époque des grandes réalisations littéraires qui avaient fait la renommée du siècle précédent ; il y a certes encore des tragédies et des comédies en vers et en cinq actes, des poètes lyriques et des fabulistes, mais le fait littéraire de premier plan se passe ailleurs, dans les écrits de ceux qu’on nomme encore aujourd’hui, avec des guillemets les “philosophes”, et qui ne sont pas tous classés et du moins pas tous également et dans tous leurs écrits, parmi les philosophes “sans guillemets”... La littérature certes véhicule encore la culture classique et antique – on parlera pour le XVIII^e siècle de “néo-classicisme” –, mais surtout elle intègre directement le fait social, humain, historique avec, ou plus souvent sans, le filtre de la figure mythologique et de la forme consacrée, sans se référer non plus constamment à la croyance religieuse désormais relativisée : avec Bayle, Fontenelle, puis Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot, qui savent aussi écrire des romans et des pièces de théâtre, parfois innovants par rapport aux modèles classiques, se développe une littérature de théorie et d’analyse historique et sociale, dans une série d’œuvres en prose qui se rattachent, au sens large ou *lato sensu*, à un type de prose didactique (rentrant d’ailleurs pleinement par là dans les cadres de la plus traditionnelle “rhétorique des genres”).

C’est de cette littérature aussi que participent, sans renier pour autant les prédécesseurs et tout particulièrement Axular pour le premier, Oyhénart pour le second, sans s’écarter non plus pourtant de la référence religieuse moralisante et moralisante dans le cadre religieux, les écrits basques d’Etcheberri et d’Eguiatéguy, tous deux écrivains laïcs par ailleurs.

Joannes d’Etcheberri de Sare (né dans l’une des maisons “Etxeberria” de Sare, on ne sait par encore laquelle, en 1668, mort à Azcoitia en Guipuscoa en 1749) avait fait ses études à l’Université de Toulouse : “maître ès arts libéraux”, puis “bachelier en médecine” en 1694, il y était encore en 1696 comme vient de le prouver le travail de Gidor Bilbao Tellechea, qui a fait connaître aussi le programme des “arts libéraux”. Il comprenait quantité d’auteurs et textes latins, et son principal ouvrage, plus tard, sera fait pour apprendre le latin à partir du basque ; ses textes, comme ceux d’Axular, sont “farcis” de citations latines traduites en basque. Il obtint certainement son doctorat (les archives manquent pour les premières années du siècle), car il signe *doctor medicus*. Il avait alors au moins deux compatriotes étudiants à Toulouse : le Souletin Nicolas Etchecapar d’Idaux et le Bas-Navarrais Jacques de Soccobie d’Isturitz.

S'il est ensuite retourné à Sare, signant encore ses *Escuarazco hatsapenac* ou "Rudiments du basque" de 1712 *Saraco dotor miricuac*, et de même encore sa "Lettre de recommandation" de 1718 *Lau-urdiri gomendiozco carta edo guthuna*, on sait que dès 1713 il va aussi exercer au-delà de la frontière à Vera, s'y établit en 1716, puis est demandé par Fontarrabie en 1722, qu'il quitte pour Azcoitia en 1725 où il mourra en 1749. Médecin public dans ces villes, il y reçoit des gages en principe réguliers, bien nécessaires pour élever la nombreuse famille qu'il a eue avec Catherine d'Issasgarate, qui porte le nom d'une des plus anciennes maisons de Sare.

Sa carrière littéraire avait brillamment commencé avec le long discours des *Hatsapenac...* ou "Rudiments..." de 1712 faisant l'éloge de la langue basque et de son maître en littérature Axular, 303 pages de manuscrit faisant plus de 100 grandes pages serrées dans l'édition qu'en fit J. de Urquijo en 1907, bien qu'il manque les 22 premières pages correspondant aux trente premiers paragraphes numérotés, finissant - contre l'usage qui met les "adresses" au début ! - par une adresse "au lecteur" *Iracurtçailleari* qui en compte une douzaine. Le second ouvrage "pour apprendre le latin à partir du basque" achevé la même année n'intéresse pas la littérature. Et cette carrière semble avoir pris fin après la "carte" de 1718 d'une vingtaine de pages de la même édition Urquijo.

C'est que le docteur avait espéré une aide pour l'impression de ses ouvrages didactiques, et en avait adressé la demande au *Bilçar* (c'est la forme un peu romanisée de *bilzarre* "réunion, assemblée"), assemblée du Tiers-État du Labourd constituée des délégués des maîtres de maisons des paroisses, sous la forme de la "Lettre de recommandation" qu'il fit porter par son fils Augustin, plus tard médecin en Espagne lui aussi. C'est seulement le 21 mars 1727 que la requête, une demande de prêt de 3000 livres, est présentée, après examen et approbation de l'ouvrage par le curé du lieu : le 28 le compte de l'assemblée note que a été "*rejeté le troisième article concernant l'impression du liure y mentionné ne prétendant rien contribuer a l'impression dud. liure*".

Bref, les atermoiements et le refus final ne durent guère encourager Etcheberri, désormais plus éloigné du Labourd, à poursuivre dans la prose basque. Du moins construisit-il un dictionnaire que Larramendi sut plus tard mettre à profit, comme le reste des écrits du docteur Etcheberri, pour le sien.

Le style abondant, orné, précis en même temps, un peu moins contrôlé linguistiquement et stylistiquement que celui de son maître Axular, est assez plaisant à la lecture, par exemple quand il appelle les jeunes Basques à l'étude et au savoir, à faire comme il dit, non la guerre selon Mars, à laquelle la jeunesse n'est en général que trop adonnée, mais la guerre à l'ignorance, la guerre selon Minerve, l'antique déesse du savoir et de la raison sage : tout en se réclamant sans cesse de l'absolue orthodoxie catholique de rigueur alors (c'est l'époque dévote de Mme de Maintenon...), Etcheberri s'inscrit ainsi en direction de l'esprit des Lumières. Au-delà de l'apologie de la langue basque, banale chez ses compatriotes de ces temps et leurs successeurs, et la vision simplement biblique qu'il a de l'histoire du monde et des langues (la première langue du monde est évidemment l'hébreu, et Etcheberri est un "Thubalien" !), l'intérêt pour les langues en général et leur origine, rejoint une préoccupation des contemporains (on songe à l'*Essai sur l'origine des langues de Rousseau*). Il exprime la primauté des langues dans ce passage de sa "Lettre" :

Mundu hau bada bere oinean badago, mantenatcen bada, legueac eguiten badira, nori bere çucena beguiratcen baçayo, jaquintasuna, eta escolac irakhas-ten, eta ikhasten badira, Hirietan, eta Herrietan Gendeac elkharrequin bici badi-ra, eta gucien gainetic baldin salbatcen bagara ; ontasun, eta fagore hauc guz-tiac heldu çaizquigu mintçotic, eta hitz eguitetic.

“Or si ce monde tient sur pied, s’il perdure, si l’on fait des lois, s’il l’on préserve à chacun son droit, si l’on enseigne le savoir et les études et si on les apprend, si dans les villes et les pays les gens vivent ensemble, et si par dessus tout nous nous sauvons ; tous ces biens et toutes ces faveurs nous viennent de la voix, et de la parole”.

Les 27 paragraphes numérotés de son appel “à la jeunesse du Pays basque” s’achèvent par l’affirmation de la double utilité du savoir, religieuse, et sociale : *Ordea etçaitzela ici ez flaca, bethi duçuen bihoiça on, altchatcen duçuelarican, eta atçartcen çuen adimendua, çareten bethi fermu, handic Jaincoaren loriatçat, eta munduaren progotçutçat jaquintsunen, eta Dotoren herroncan eçarriac içan çaitzentçat...* “Pourtant n’ayez pas peur, ne faiblissez pas, ayez toujours le cœur bien disposé, tandis que vous l’élevez et que vous éveillez votre intelligence, et restez toujours fermes, afin que par là, pour la gloire de Dieu et le profit du monde, vous soyez mis au rang des savants et des docteurs...”

Sur le Souletin **Yusseff Eguiateguy**, au siècle déjà finissant d’après la date de son premier livre 1785, on ne dispose guère encore de renseignements précis. “Modeste régent - c’est-à-dire “maître d’école” et aujourd’hui “instituteur” - de village”, comme il se dit, il a probablement passé sa jeunesse dans les armées et acquis un savoir où l’histoire, ancienne mais aussi médiévale et moderne, tient, à côté de la culture religieuse, beaucoup de place. Son premier livre au titre alors bien de son temps, *Lehen liburua edo filosofo huskaldunaren ekheia* “Le premier livre ou la matière du philosophe basque”, est encore un traité de morale pratique et sociale divisé en 40 “séparations” ou divisions, *berecita* selon les néologismes larramendiens que, hélas !, il affectionne : en fait ce sont des “essais” assez courts (2 à 3 pages pour la plupart) farcis de citations traduites. Le sentiment souvent indigné devant les abus et les erreurs, et les conseils véhéments y tiennent plus de place que l’analyse et le raisonnement ; il affectionne les exclamations, les invocations pathétiques : ainsi à la fin de l’essai ou chapitre n°VI au titre trompeur, *Gerthaldiaren indartarzunaz* “Du pouvoir de l’exemple”, puisqu’il y traite avec un esprit très critique de la noblesse, opposant la noblesse d’établissement à la noblesse de cœur, la seule authentique (*Egiatzko noblezia da animaren xuxentartzuna* “la noblesse véritable c’est la droiture de l’âme”...) : *O ! zu aitoren seme, zitiala jar peregriaren pare...* et puis *Aberats ezpazirade hanbat hobe, zure berthudia dateke agerriago...* “O ! vous gentilhomme (en basque c’est “fils de bon père”...), soyez comparable au pèlerin (...) Si vous n’êtes pas riche, d’autant mieux, votre vertu n’en paraîtra que davantage...”. Ce procédé, répété, devient un peu monotone ; et le texte d’Eguiateguy, fait de constantes ruptures dans la construction grammaticale des phrases, très bizarrement ponctué, outre les souletinismes abondants mêlés aux “larramendismes”, est, du moins dans ce livre (les autres ne sont pas encore publiés), d’un d’abord bien incommode.

Il est loin pourtant de manquer d’intérêt quant aux sujets traités et au rapport à la culture et à l’actualité, du Pays basque en particulier. Le travail d’écriture dut coûter à l’auteur, grand admirateur d’Oyhénart (Etcheberri avait, lui, critiqué le

“grand Oyhénart” pour avoir donné l’explication aussi fausse que traditionnelle du nom du Labourd *Lapurdi* comme “repaire de voleurs” !...). Versifiant comme son modèle, mais plus maladroitement, un quatorzain initial, il s’y présente avec humour comme épuisé à la tâche et conscient de l’imperfection de son texte :

... *Megopia dut arrabuhin, ulhun, herabesti,
gor muthu, luma ere ardura net eri ;
belarra ehunetan berekaturik
ezin hantik khent zerbait dena honturik...*

“J’ai l’esprit brouillé, sombre, timoré, sourd et muet, la plume souvent malade elle aussi ; ayant cent fois caressé mon front, je n’en puis rien extraire qui soit bon...”

Pour nous faire une idée plus complète de l’œuvre du “philosophe” et de sa place dans les lettres basques du XVIII^e siècle, il faudra attendre que, plus de deux siècles après leur composition, ses trois livres soient mis à la portée du public.

3. Le théâtre basque au XVIII^e siècle.

Il y a peu, on aurait à peine pensé qu’il ait même existé, et c’est bien vrai que les pièces dramatiques basques n’ont rien à voir avec ce qui se fait dans les grandes villes d’Europe à ce moment-là : ni avec la comédie sentimentale et sociale de Marivaux puis de Beaumarchais, ni le drame à la Diderot en France, ni le théâtre de Moratin en Espagne, ni celui de Goldoni en Italie...

On ne cite en général que deux ébauches de théâtre “littéraire”, toutes deux péninsulaires, et très dissemblables, dues à des laïcs : Pedro Ignacio de Barrutia y Basagoitia, notaire à Mondragon (1682-1759) avait composé un *Acto para la Nochebuena* longtemps ignoré (édité par Azkue en 1897 seulement), mais considéré aujourd’hui comme une excellente “pastorale de Noël” où le thème religieux de circonstance se mêle aux personnages profanes habituels dans les pastorales.

L’autre pièce, due au comte de Peñafiorida, Francisco Xavier Maria de Muñibe e Idiaquez (1723-1785), est un opéra-comique *El borracho burlado* ou “L’ivrogne moqué” : l’auteur l’avait prévu entièrement en basque, mais finalement seuls les couplets chantés, typiques du genre “opéra-comique” qui mêlait les dialogues parlés et les chants, sont restés en basque. Peñafiorida le fit jouer en 1764 à Azcoitia, justement, où avait vécu le docteur Etcheberri, et où lui-même avait fondé la très fameuse *Sociedad Vascongada de los Amigos del País*.

Le vrai théâtre basque de ce temps n’est pas encore le théâtre de ville, mais le spectacle de village des *pastorales* tragiques et des *farces* comiques. Il a été certainement beaucoup plus productif que n’en témoignent les rares manuscrits sauvés de cette époque qui sont restés, et à ce jour publiés. Ici encore je rappellerai l’actualité de l’édition, puisque nos éditions d’Izpegi viennent de mettre au jour un recueil de *Farces charivariques* réunies et présentées par Patri Urkizu, professeur à l’UNED de Madrid. Ces pièces farcesques, hautes en couleurs et extrêmement audacieuses dans le propos, représentées au cours des charivaris que la jeunesse villageoise organisait, comme dans bien des endroits des Pyrénées et d’ailleurs, au prétexte de dénoncer sur le mode comique des mariages ou des comportements matrimoniaux qui enfreignaient par quelque côté la “bonne tradition” de la morale sociale, n’étaient pas imprimées, par plus que les pastorales.

Elles étaient même pour une large part improvisées, et souvent condamnées ou même interdites par les autorités. C'est ce qui explique en partie que, bien que perpétuant une tradition ancienne, signalées par les auteurs pour les XVI^e (Oyhénart) et XVII^e (Isasti) siècles, peu de manuscrits en aient été sauvés.

Le recueil de P. Urkizu contient une demi-douzaine de pièces, plus ou moins complètes, datées de la fin du XVIII^e siècle. Elles sont "écrites" en quatrains d'hémistiches selon l'usage, c'est-à-dire réellement en distiques de vers longs et en général inégaux (autour de 15 syllabes selon la vieille tradition). Leurs titres, traduits en français dans la mesure du possible, sont : "Le fabricant d'eau-de-vie et sa femme" (le thème apparaît aussi dans les poésies satiriques du temps dénonçant les immoralités modernes), *Bala eta vilota* sans doute "La Balle (c'est le nom du mari) et La Pelote (celui de la femme)", *Boubane* (encore le mari) *eta Chilloberde* (la traduction du nom de la femme serait un peu inconvenante...), "*Çabalçar* (qui rappelle un nom de carnaval directement lié à ces spectacles : le "San Phantzar" bien connu cité dans une pièce du recueil...) et sa famille", "*Chiberoua* (c'est "La Soule", lieu privilégié des pastorales et des farces, un autre personnage se nomme Arnegui..., mais ici nom d'homme) et Marceline" (longue pièce de 436 versets), "*Jouanic hobe* (c'est une phrase : "il vaut mieux partir" !) et Arlaita", "Petit-Jean et Saubadine" (daté de 1769 et de Sauguis)...

4. La poésie

Puisque les Basques ont "assez (ce qui veut dire alors "suffisamment") d'inclination à la poésie" comme le dit Oyhénart, il faut s'attendre à ce que le XVIII^e siècle ait laissé une production importante. Et pourtant les textes poétiques conservés de cette époque, si l'on excepte le théâtre versifié, ne forment pas un bien gros recueil. Du moins y en a-t-il et de genres suffisamment divers et d'assez bonne facture pour laisser aussi à la poésie basque sa place, dans ce siècle au fond peu poétique sinon peu adonné au vers (Rousseau, c'est bien connu, les faisait comme exercices pour bien écrire... en prose !).

Après Oyhénart, comme avant lui, la poésie basque passe par le chant (mais c'est ce que faisaient aussi toutes les poésies anciennes, du moins strophiques, et au XV^e siècle on mettait en musique les sonnets de Ronsard) ; et le chant structure la strophe des poètes au XVIII^e siècle comme plus tard, en forme parfois simple de quatrains à deux rimes suivies ou croisées, parfois de vieux "tercets inégaux monorimes" : on est alors proche du style improvisé, normalement monorime. Mais les poètes du XVIII^e siècle préfèrent des formes plus complexes, correspondant aux chants alors à la mode, comme ce "pentagramme" *Besta ona* "Bonne fête" anonyme de 1766, qui combine des vers de 4, 6 et 5 (d'où son nom) syllabes à rimes croisées et suivies :

Besta huntan
cer dirot offrenda
flocatchotan
çaitçunic agrada
Suntsun chirolec
et'atabalec
ez duquete
eguïn beguitarte.

“En cette fête, que puis-je offrir, en petits bouquets (c’est à dire en vers **strophiques**), qui vous soit agréable ? Tambourins, flûtes et tambours ne peuvent faire bonne figure”...

Les airs sont du temps : *De tout un peu, Ah ! vous dirai-je maman etc.*

La thématique divise ces textes, anonymes ou dus à des auteurs connus, prêtres pour la plupart (et qui connaissent la versification ornée et régulière à la mode européenne, et en particulier évidemment française : Larréguy, Robin, Duhalde, Monho), en quelques catégories simples :

1) poèmes de circonstance à la gloire des Grands et des grands événements, dont la tradition remonte au XVI^e siècle au moins, et se perpétue en France comme en Espagne : naissance de Henri IV, d’un prince d’Espagne, siège français de Fontarrabie, mort de Philippe III, et au XVIII^e siècle guerre de Succession d’Espagne, mort du duc de Bourgogne, de Marie Leczinska, victoire de l’amiral d’Estaing sur les Anglais, événements de 1789 et de la Révolution évidemment, où le poète Monho se fait, en vers, agent électoral des frères Garat, **grands acteurs de la Révolution, avant de dénoncer la Constitution civile du clergé en 1791**... ;

2) récits en vers - *eresiak* - comme le “journal de bord poétique” d’une traversée dangereuse vers Terre-Neuve, ou le très long et comique récit de “l’émigration” des bourgeois de Saint-Sébastien fuyant l’armée de la Convention en 1795 ;

3) éloge des villes, des vallées, des villages, des personnes, avec une tendance au lyrisme touchant (le XVIII^e est aussi le siècle de la sensibilité et même, a-t-on dit, de la sensiblerie...), mais aussi à la mondanité festive ;

4) poésie satirique surtout, qui semble la plus caractéristique, issue souvent des milieux religieux moralisants contre les modes (“sur les parures des dames” *Andren aphainduraz* par exemple...), l’intrusion des mots français dans la langue basque des Luziennes.

La fin du siècle est dominée par le curieux Salvat Monho, vicaire de Bardos en 1791, curé à Irissarry après la Révolution, qui a laissé moins d’une vingtaine de poésies “profanes” (ses vers religieux, du moins conservés, sont beaucoup plus nombreux, et on chante encore dans les églises son *Zerutik jautsi zaren*, son *O Betleem* etc.). Qui croirait que ce n’est pas un héritier du Mondain de Voltaire qui écrit les “Plaintes des poètes contre Apollon”, avec leur critique du gouvernement apollinien ?

Strophe 1 : *Norentzat sor-arazten du Apolonek urrea,
Hain eskasa egitekotz bere haurren partea ?
Parnaseko gobernuan ez da lege justurik.
Ez beraz mirets poetek ez badute dirurik...*

Strophe 3 : *Zu poxirik friantenez beti sasiatua,
Edari deliziosez bihotza goritua ;
Zure haurrak ez ditutzu batere urrikari :
Gosea sufritzen dute, ura dute edari...*

“Pour qui Apollon fait-il naître l’or, s’il rend si pauvre le sort de ses propres enfants ? Il n’y a pas de lois justes au gouvernement du Parnasse. Qu’on ne s’étonne pas alors si les poètes n’ont pas d’argent... Vous toujours rassasié des

morceaux les plus friands, le cœur ragaillard de boissons délicieuses ; vous n’avez aucune pitié de vos enfants : ils souffrent de la faim et ils boivent de l’eau...”

“Flocs, friandises, délices, modes, liqueur, nectar ou chocolat”, ce sont des modes, et des réalités de la vie bourgeoise, des mots qui entrent tout droit - peut-être avec un jeu humoristique tout de même - dans la langue poétique basque de ce temps, et Monho leur fait place dans la sienne, transformant à peine, et pour rire, les “clubs” à la mode dans le Paris de la Révolution, en “glub” : *Bardozen glub !*

Monho est à n’en pas douter un esprit moderne : il sait critiquer la “tyrannie” du nouveau curé d’Urrugne *Murde Teillery* “présenté” selon la coutume à la cure par *murde Urtubia* :

*Tiranoek gatiboak gateg eta burdinez
Kargatzen ohi dituzte...
Bainan elizak uzten du libertatean gizona...*

“Les tyrans ont coutume de charger les captifs de chaînes et de fer... Mais l’Église laisse l’homme en liberté...”. Et encore en 1790 il s’en prend vivement à la bigoterie des dames d’Ascain (probablement liées au parti aristocratique dans leurs “tours” :... *meneten dorretan...*), qui ont menti sur son compte, parce qu’il s’est mêlé des affaires publiques comme il avait fait campagne pour Garat en 1789, et comme beaucoup de curés et prêtres de village le firent alors, là pour aider à la rédaction des doléances, ici à Ascain pour dresser le rôle de l’impôt fixé “en septembre dans l’Assemblée de Paris” (strophe 10 et dernière).

Puis en 1791, après la Constitution civile du clergé et l’élection de son “premier” vicaire (lui-même n’était encore que “second”...) Mentaberry à la cure de Bardos, Monho resté réfractaire (ce fut très loin d’être le cas pour tout le clergé basque : dans toute la Soule on ne compte par exemple que 3 ou 4 réfractaires...) se déchaîne, sans quitter le nouveau vocabulaire, contre “l’Église à la mode” et le “scandale” de l’élection du clergé.

Sans avoir produit de grands noms, ni de grandes œuvres, ni dans le concert des lettres européennes (mais il en a été ainsi pour tous les “petits” territoires d’Europe, et même jusqu’au XIX^e siècle pour bien des “grands”...), ni par rapport aux siècles précédents et suivants de son domaine propre, la littérature basque du XVIII^e siècle, dirait-on, a le mérite, minimal, d’exister, et d’avoir, au moins pour une part, survécu. Mais elle fait mieux : elle reflète à sa manière, non sans ingéniosité parfois, les mouvements de la conscience collective, les faits nouveaux de civilisation ; et elle ne demande en somme qu’à être mieux connue.

Jean-Baptiste ORPUSTAN

*Université Michel de Montaigne-Bordeaux III
UPRESA 5478 du CNRS*